

# Paulina Tarasewicz

---

## Devenir le (non-)lecteur

---

Cahiers ERTA nr 2, 39-44

---

2011

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

**PAULINA TARASEWICZ**

Université de Gdańsk

## **Devenir le (non-)lecteur**

Le lecteur ou encore moins l'enthousiaste de la littérature ne se rend pas tout de suite compte du fait qu'il existe « un certain nombre de textes canoniques – la liste varie selon les milieux – qu'il est pratiquement interdit de ne pas avoir lus, sauf à être déconsidéré »<sup>1</sup>. On ne naît pas lecteur, on le devient, et pendant ce processus son sujet connaît et des hauts et des bas. Le paradis perdu ce sont comme toujours les premières années – une dizaine – après l'acquisition de la capacité de lire : les jeunes gens d'abord ne prennent pas le livre au sérieux (ce qui leur permet de jouir sans aucun souci de la qualité de leur lecture), par contre, ils le prennent au hasard (ce qui fait place aux surprises de toutes sortes et constitue la souveraineté du choix), finalement parler du livre lu ou non-lu ne leur pose pas de problèmes car, tout simplement, ni l'impératif ni l'occasion d'en parler n'adviennent trop souvent. Si pendant la période de la scolarisation, le lecteur est encore assez résistant aux tentatives esclavagistes des enseignants voulant lui transmettre l'idée que ne pas lire tel ou tel ouvrage constitue un grave faux pas, et il est toujours capable de renoncer sans remords à la lecture d'un des classiques, souvent pour lire un autre classique mais cette fois-ci choisi par lui-même, les vrais inconvénients commencent dès l'entrée à la faculté des lettres. Là, les contraintes dont parle Bayard sont en train de s'intérioriser définitivement, car si la socialisation de l'enfant né au sein d'une société commence naturellement dès le début de son existence, la « lecturalisation finale » du bon sauvage qu'est le lecteur encore inconscient des lois de la « bonne lecture » a lieu relativement tard et se passe, bien sûr, au sein ou aux environs de cette société spécifique qu'est l'université. Bayard évidemment parle en tant que lecteur ou non-lecteur, néanmoins il parle aussi en tant qu'enseignant de la littérature, il semble donc justifié de s'arrêter un peu sur l'autre côté de la barricade et voir comment cet enfant innocent et amoureux des livres devient à son tour un lecteur frustré et

---

<sup>1</sup> P. Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Paris, Minuit, 2007, p. 14.

comment il se fait un de ces étudiants, d'après l'expression de Bayard, « paralysés par le respect dû aux textes »<sup>2</sup>.

L'obligation de lire, surtout ces « textes canoniques » : c'est la première des contraintes évoquées par Bayard et c'est aussi la première dont l'étudiant de la faculté des lettres ressent les conséquences. D'abord il n'est pas tellement terrifié : il aime lire et d'habitude il est assez ouvert aux textes nouveaux. De plus, s'il fait connaissance de l'histoire littéraire enseignée d'une façon chronologique, il peut encore garder, pour quelque temps, une conviction illusoire de la possibilité de lire « tout ce qu'il faut » et encore quelque-chose pour son propre plaisir. Ainsi, grâce à l'activité destructrice du temps, les textes et les manuels de Moyen-Âge sont encore abordables et bien que le lecteur sache qu'il n'a pas tout lu, il lui semble qu'il a quand même lu le nécessaire, ensuite l'état des choses s'aggrave de plus en plus. Si avec les XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles il commence à s'inquiéter, avec les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles l'étudiant ambitieux se retrouve face à face avec le dragon à cent têtes qu'est devenu pour lui la littérature. Les salons, les courants, les écoles, les théories littéraires innombrables, les noms des auteurs qu'il faut absolument connaître, c'est-à-dire lire, assiègent le pauvre lecteur de toutes parts. S'il reste toujours aussi ambitieux qu'au début, il s'efforce non seulement à s'imaginer le Sisyphe heureux mais aussi à le devenir. Et, pour ne pas en donner une vision trop sombre, il faut dire que souvent il réussit : que comptent ces nuits, noëls, santé consacrés à la lecture d'une quantité de livres insurmontable par rapport à ces quelques livres qui l'éblouissent et qu'il n'aurait pas probablement lus autrement. Il regrette seulement quelquefois le rôle qu'a joué auparavant la chance dans ses décisions de lecteur : vu le nombre des livres qui constituent le canon et dont les noms des auteurs et les titres parviennent sans cesse aux oreilles du lecteur, rarement il ouvre un livre dont il n'a jamais entendu parler. Dans ces moments du regret le lecteur se rappelle avec nostalgie le temps où il croyait vraiment « découvrir » un Dostoïevski.

Même si parfois heureux, le lecteur n'en reste pas moins Sisyphe : bien qu'il tente le contraire, il est constamment en train de ne pas lire tous les livres qu'il faut. En tant qu'étudiant il est aussi bien souvent amené à parler des livres qu'il n'a pas lus : pour se justifier devant ses enseignants et devant soi-même il dispose de tout un éventail de possibilités et de prétextes souvent extérieurs aux livres. Mais non seulement, car s'il ne lit pas tout, il lit quand même beaucoup et là il peut trouver un des moyens de parler du livre non-lu, justement en le mettant à la lumière d'un autre livre, lu cette fois-ci. L'éloge de la non-lecture dans les textes littéraires est peut-être moins rare qu'il ne le semble à Bayard, ainsi le lecteur attentif peut se faire une sorte d'anthologie du non-lecteur que constitueront les citations pour chaque occasion de parler des livres qu'il n'a pas lus. Deux exemples avec des modes d'emploi proposés. D'abord une phrase de l'avant propos du *Bleu du ciel* de Georges Bataille : « Comment nous attarder à des livres auxquels sensiblement, l'auteur n'a pas été

<sup>2</sup> Ibidem, p. 161.

contraint? »<sup>3</sup>. Une juste question surtout pour l'étudiant qui, ne pouvant pas lire tout, se félicite de trouver quelques critères qui pourraient guider son choix. Reste à prouver que l'auteur donné n'a pas été contraint à écrire tel ou tel livre. Là, tout dépend de la créativité du lecteur et de ses besoins, c'est-à-dire du livre non-lu dont il doit à ce moment parler ou justifier la non-lecture. Un exemple : pour l'étudiant, le fait que Michel Tournier a pu attendre 43 ans pour écrire son premier roman c'est la preuve qu'il n'y a pas été trop contraint, du coup l'étudiant ne se sent pas non plus trop contraint à en parler et encore moins à le lire, en tout cas pas avant son 43<sup>e</sup> anniversaire. Si le lecteur a encore des difficultés à prouver qu'un auteur n'a pas été contraint à écrire son livre, il peut mettre en doute le sens de s'attarder à n'importe quel livre. Ici, personne ne saurait l'aider mieux qu'Emil Cioran : « Tout ce qui se fait me semble pernicieux, dans le meilleur des cas inutile »<sup>4</sup>. La lecture est sans doute une chose qui « se fait », cependant l'étudiant est rarement aussi radical que Cioran, de sorte que lire par exemple *Le diable au corps* ne lui semble pas encore tellement pernicieux ; par contre, lire dix volumes de *Jean-Christophe* évidemment peut déjà lui paraître un peu inutile, voire très pernicieux. Même s'il l'a quand même lu, il ne doit pas forcément avoir envie d'en parler, dans ce cas c'est encore Cioran qui lui vient au secours : « Pourquoi broder sur ce qui exclut le commentaire ? Un texte expliqué n'est plus un texte. On vit avec une idée, on ne la désarticule pas ; on lutte avec elle, on n'en décrit pas les étapes »<sup>5</sup>.

Une contrainte qui, dans l'énumération de Bayard, suit celle appelée « l'obligation de lire », concerne la manière de lire, la seule convenable de le faire. Elle porte le nom de « l'obligation de tout lire »<sup>6</sup> et figure en second lieu, non seulement dans l'ordre de présentation de l'auteur, mais aussi dans l'ordre d'apparition dans la conscience de l'étudiant. Alors, d'abord le lecteur apprend qu'il faut lire tous les « textes canoniques », ensuite qu'il faut les lire en entier, qu'il faut lire tout. Si la lecture complète, la lecture de « tout » n'est pas possible, il conviendrait maintenant de préciser ce que ce « tout » relatif veut dire au moment de devenir le non-lecteur. Pour cela, il sera utile de recourir aux notions de lecture privée et de lecture critique en s'appuyant sur l'article de Laurent Jenny.

Si la première est propre au lecteur inculte (inculte comme la terre à l'état naturel et non dans le sens péjoratif), la deuxième apparaît, tôt ou tard, au moment de la confrontation avec les enseignants/agriculteurs. Le plus souvent le schéma est le suivant : l'étudiant ambitieux lit un texte, il le lit, à son sens, en entier, il lit ce que d'après lui constitue ce « tout » ; arrive l'heure où le même étudiant doit parler de ce livre qui lui semble bien connu, et là, surprise, le « tout » dont il parle n'est pas le

<sup>3</sup> G. Bataille, *Le Bleu du ciel*, [dans :] idem, *Romans et récits*, préface de D. Hollier, sous la direction de J.-F. Louette, avec la collaboration de G. Ernst, M. Galletti, C. Moscovitz, G. Philippe, E. Tibloux, Paris, Gallimard, 2004, p. 111.

<sup>4</sup> E. Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, [dans :] idem, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1995, p. 1298.

<sup>5</sup> Ibidem, p. 1364.

<sup>6</sup> P. Bayard, op. cit., p. 14.

même que celui de l'enseignant ; à la fin, d'après ce que lui demande l'enseignant, l'étudiant est capable de comprendre ce que c'est que ce « tout » exigé, et aussi de trouver des moyens qui auraient permis que son « tout » soit proche de ce « tout » idéal, ou au moins suffisant à la fin de l'année. Le pourquoi de cet état de choses est bien clair : ce que construit la lecture privée, guidée par le plaisir est une toute autre chose que l'effet de la lecture critique, guidée pas l'intellect ; ainsi la lecture privée serait une non-lecture critique, et la lecture critique une non-lecture privée. L'étudiant, la plupart du temps, se trouve contraint à la lecture critique, ou à la lecture proche de celle-ci, de sorte que, avec la cristallisation du non-lecteur expérimenté, il perd non seulement les illusions évoquées plus haut, mais aussi une partie du plaisir qu'il a tiré de sa lecture privée, c'est-à-dire de la non-lecture critique. Heureusement, comme le remarque Laurent Jenny, en suivant Michel Picard, il y a deux sortes de plaisir. Ainsi le plaisir de la lecture privée consiste en un jeu de rôles et celui de la lecture critique en un jeu de règles<sup>7</sup>. Alors de même qu'avec la perte de la souveraineté du choix, provoquée par l'obligation de lire les livres canoniques, la perte partielle du plaisir tiré de la non-lecture critique, la lecture privée est aussi recompensée par d'autres avantages.

Agréable ou non, cette non-lecture privée a tout de même un but précis, à savoir construire un « tout » actuellement exigé. Dans le cas de l'étudiant amené à lire d'une façon critique, ce « tout » se révèle souvent comme un savoir composé de divers éléments, parfois extérieurs au livre, tels que les données biographiques, les interprétations communément reconnues, etc. Là, l'étudiant apprend vite que la source du savoir de base ce n'est pas forcément le livre lui-même, mais plutôt les résumés, les critiques ou les copains de la même faculté. Cependant ces voies bien connues sont parfois, pour cet oiseau rare qu'est l'étudiant ambitieux, un peu trop banales ou même indignes. S'il en est ainsi, il peut lire ce « tout » exigé, mais étant donné que ce « tout » est bien défini, il sait comment lire pour pouvoir le construire et n'être pas quand même trop fatigué ; autrement dit, lire pour construire le « tout » exigé, sans avoir besoin de lire ce que d'habitude est censé comme le « tout ». Ainsi une manière de lire, dans le sens de parcourir un livre, pour construire ce « tout » nécessaire, c'est une lecture, qu'on pourrait appeler en hommage à son sujet typique, une lecture non-hugolienne, ou plus précisément non-descriptive-hugolienne. Hugo constitue ici une figure éponyme, parce que bien qu'il soit l'un des auteurs que les étudiants lisent avec plaisir, il est en même temps l'objet d'un découpage constant. Ainsi ses romans ont été lus par la plupart des étudiants, mais trouver parmi ces étudiants une personne qui ait lu la description de la bataille de Waterloo, ou du Paris médiéval serait un exploit digne de Jean Valjean. Bien que cela soit encore hypothétiquement possible, trouver un étudiant qui se rappellerait ce que ces descriptions contenaient, serait un exploit digne au moins de leur auteur. Cette

---

<sup>7</sup> L. Jenny, « Lire, cette pratique », <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/plecture/plintegr.html>, page consultée le 27 août 2009.

pratique consacrée par les générations des étudiants de la faculté leur semble tout à fait sûre, puisque, en supposant que les enseignants, eux aussi, font partie de l'espèce humaine, il est fort peu probable qu'ils aient lu ces descriptions avec une telle passion qu'ils se souviennent de ce qu'il y figure. De l'autre côté, la lecture non-hugolienne ouvre la voie à la créativité : bien sûr, tout le monde peut sans difficultés conclure que ses descriptions sont longues, minutieuses, mais ce qui s'y trouve de plus, cela dépend de chaque lecteur, les possibilités sont infinies, d'autant plus que Victor Hugo étant sûrement conscient que ces parties de ses œuvres seraient communément ignorées, aurait pu y mettre n'importe quoi, mais qui jamais le saura ?

La dernière contrainte, c'est-à-dire l'obligation de parler des livres, est bien sûr le pain quotidien pour les étudiants de la faculté des lettres. Pour eux, elle est naturellement liée aux contraintes précédentes, quelques moyens de se débrouiller dans cette situation ont déjà apparus. Maintenant, en étant d'accord avec la constatation qu'il « est tout à fait possible de tenir une conversation passionnante à propos d'un livre que l'on n'a pas lu, y compris, et peut-être surtout, avec quelqu'un qui ne l'a pas lu non plus »<sup>8</sup>, il est temps de voir comment le font les lecteurs prédestinés à le faire. L'étudiant doit lire un tel texte canonique, il doit le lire en entier, il doit en parler devant un professeur. Mais cela ne signifie pas qu'il n'en ait pas parlé avant. Au contraire, il semble que le moment devant chaque cours ou examen de littérature est une situation privilégiée dans la vie de quelqu'un qui aime des conversations vives, extrêmement animées au sujet des livres. En effet, c'est le dernier moment de faire la connaissance des livres qu'on ne connaît pas, mais aussi de montrer ses capacités dans une sorte de microlecture plurielle et cela justement explique les émotions qui accompagnent ces discours.

Cette microlecture qui consiste en une création de plusieurs hypertextes ou hypertextes des hypertextes et ainsi de suite, est une activité tout à fait créative ; de plus, elle l'est sur plusieurs niveaux. D'abord quelqu'un qui a parcouru un livre le raconte, ensuite celui auquel le livre a été raconté le raconte à son tour à quelqu'un d'autre, et ainsi s'amorce un procédé intéressant dont le résultat est composé de plusieurs microlectures ou hypertextes. Si le plaisir de la lecture privée consiste en un jeu de rôles, le plaisir de la lecture critique en un jeu des règles, cette microlecture plurielle puise son plaisir dans les deux sortes de jeux. Chaque participant, en racontant un texte (peu importe s'il l'a lu ou seulement en a entendu parler) joue le rôle de son auteur, il le devient partiellement, et, en même temps, il découvre les règles du jeu de ce texte (ou plutôt de plusieurs textes qui sont en train de naître). Pour le non-lecteur et pour le « discours tenu sur les livres »<sup>9</sup> c'est donc une situation favorable, car elle est créative, source du double plaisir mais aussi parce qu'elle exclut complètement le sentiment de la honte : celui qui parle du livre, même s'il ne

---

<sup>8</sup> P. Bayard, *op. cit.*, p. 14.

<sup>9</sup> *Ibidem.*

l'a pas lu, est valorisé dans les yeux de ses copains, il peut donc ressentir plutôt l'orgueil que la honte. De plus, elle est une garantie que l'intérêt porté par les étudiants au discours sur les livres ne disparaîtra pas si longtemps qu'il y aura des examens.

Même s'il n'y a probablement pas de fin du processus de devenir le non-lecteur, les études à la faculté des lettres en sont un moment décisif de ce processus. Pendant cette période, le lecteur prend conscience du fait qu'il est non-lecteur, que la lecture est une non-lecture, et même que son auteur préféré est mort en étant bien vivant. Ces nouveautés peuvent être un peu traumatiques, d'autant plus que ce passage ne s'effectue pas gratuitement. Cependant, bien que les pertes de l'ancien lecteur soient considérables, elles sont récompensées par de nouveaux charmes liés à sa nouvelle condition du non-lecteur. Ces plaisirs de la non-lecture, de même que sa créativité, sont bien prouvés et par Pierre Bayarad, et par la pratique des étudiants. Reste à se demander si ces plaisirs, cette créativité seraient tellement plaisants et créatifs s'il n'y avait pas d'interdits qui pèsent sur la non-lecture. Si en levant ces interdits on ne risque pas de nous priver d'une grande partie de la séduction (et du coup de la créativité) exercée par la non-lecture, si le résultat de cette révolution ne serait pas identique à l'effet de la levée de l'interdit sexuel : pas de honte, pas de plaisir, en tout cas pas de plaisir si proche aux étudiants, à savoir de plaisir de la transgression.